

8715
BIBLIOTHÈQUE
MAIRIE
TOULOUSE

LE PETIT COMMINGEOIS

ORGANE DES PYRÉNÉES CENTRALES

ÉDITION (12, rue Victor-Hugo, 12) ABONNEMENTS
ADMINISTRATION (LUCHON (Hte-Gne) - Tél. 263) PUBLICITÉ

LUCHON-THERMAL & L'ÉCHO PYRÉNÉEN
date de fondation 1876

Dimanche 20 Juillet 1952

UN AN : 450 frs. SIX MOIS : 250 frs. C. C. P. Toulouse 590.35

hebdomadaire

12 francs

6^{me} ANNÉE :: NUMÉRO 247

Un orage aux Crabioules

« Anx Délices du Lys », telle est l'enseigne de l'auberge qui nous accueillit, au fond de la vallée du Lys, à l'endroit où s'arrête la route. Nous avons souri du jeu de mots aimable et sans prétention, puis installé notre camp — nous étions six campeurs vosgiens — non loin de l'auberge. Camp « délicieux » en vérité, et qui nous permit de faire, entre les baigns de soleil et les promenades aux cascades, quelques belles ascensions : pic Sacroux, pointes Bonnetto et Celinda. Suivant la progression croissante de difficultés toujours recommandée, nous devions terminer par le pic des Crabioules.

Tel était donc notre programme du dernier jour : monter coucher au « refuge des Crabioules », dûment signalé dans notre guide, faire l'ascension au matin et redescendre dans l'après-midi pour gagner Luchon, notre port d'attache, d'où nous rejoindrions notre deuxième camp : Hospice de France.

Dès midi, nous avions rangé le matériel, roulé les tentes, et le tout, condensé sous le plus petit volume possible avait pris place dans les coffres des voitures, au garage de l'auberge.

N'ayant dans les sacs que le nécessaire pour une nuit et un jour, nous partions vers 15 heures. Nous suivions d'abord un sentier très frayé — celui des promeneurs du dimanche — qui serpente à travers prés, puis s'enfonce bientôt dans la forêt. Nous montons maintenant vers la droite et nous sommes heureux de voir disparaître de notre horizon la centrale électrique et sa conduite forcée, rappels trop directs de la vie civilisée.

Mais voici qu'une flèche nous annonce : « à 100 m. » le « gouffre d'enfer ». Sous les arbres drus et hauts, règne une pénombre verdâtre ; le sol est humide ; des arbres foudroyés allongent çà et là. L'empreinte d'un pied fourchu nous étonnerait à peine. Nous percevons le bruit d'une cascade ; voici le pont qui l'enjambe et l'escalier qui descend au « gouffre d'Enfer ». La rudimentaire rampe de fer rouillé n'est pas inutile : cette masse d'eau descendant à pic dans une faille de roche noire et encaissée emplît nos oreilles d'un bruit hallucinant, tandis qu'une chape de froid et d'humidité nous enveloppe.

Givrés d'un bruyant d'écume, frissonnant et assourdissant, nous remontons, et ombles d'émotions fortes. Dès lors, le sentier est beaucoup moins aisé à suivre. Nous franchissons d'abord une petite cascade en sautant de roche en roche, puis nous faisons une courte halte

sur un petit promontoire où nous sommes ravis de trouver le soleil, au sortir de ces profondeurs hantées.

Maintenant les arbres, moins hauts et moins serrés, laissent croître, dans un sol d'humus surabondant et désordonné d'herbes et de fleurs qui noient le sentier, le masquant complètement par places et rendent la marche difficile. Impression curieuse et bien caractéristique des Pyrénées que cette végétation envahissante, qui monte jusqu'à une altitude où les Alpes n'offrent plus que cailloux et roches. Notre voie est mal frayée et ne semble pas avoir été empruntée souvent cette saison.

Mais le sentier devient plus raide et plus rocailleux, les arbres se font plus rares, puis disparaissent et nous découvrons les massifs des Crabioules. Magnifique massif, bien propre à nous enthousiasmer, il étale à nos yeux, de la base au sommet, ses rochers, ses glaciers, ses à pics, au travers desquels nous cherchons déjà la voie à prendre.

Il nous faut gagner le refuge et, les yeux sans cesse attirés par notre but de demain nous faisons la dernière montée. Les cartes nous aident à localiser ce fameux refuge : il doit être là, au détour du sentier... Il est là en effet — du moins ce qui en reste ! — Nul ne nous a dit en bas, au Lys, qu'il en restait fort peu de chose. Déçus et inquiets, nous faisons le tour de ce bâtiment en ruines — foudroyé sans aucun doute, comme nous l'apprend une observation plus minutieuse.

Il devait être vaste et commode, solidement adossé au roc — mais il n'en reste plus que quatre pans de murs à demi écroulés, bardés de poutrelles de fer tordues. Une partie du toit fait encore auvent sur une largeur de deux mètres environ. C'est là-dessous que nous étendons une « litière » faite de l'herbe haute et rude qui pousse aux alentours, et que nous avons tous arrachée avec ardeur pour que le couchage soit le moins inconfortable possible sur la terre nue.

En inspectant les alentours, l'un de nous découvre une sorte de grotte dans le rocher, très petite cavité naturelle sommairement aménagée, où 4 ou 5 personnes peuvent à peine tenir — certainement un abri en cas d'orage, précaution non inutile si l'on en juge par l'état actuel du refuge.

La nuit tombe : un feu à l'âtre nous réchauffe et crée un peu d'ambiance dans ce décor désolé. Nous dinons, puis nous nous allongeons sur notre herbe, serrés les uns contre les au-

tres pour trouver tous abri sous l'auvent. Il ne fait pas chaud, mais l'aventure ne manque pas de pittoresque. La lune découpe des ombres à nos pieds ; le toit en volé, les murs écroulés nous découvrent le Massif des Crabioules, dont les glaciers luisent faiblement dans l'obscurité, et dont la beauté nous paie de toutes nos déceptions. Heureux que le beau temps nous permette cette nuit sous les étoiles, nous nous endormons.

Un grondement, tout près de nous, nous éveille vers minuit. « C'est l'ours des Crabioules » dit l'un de nous — l'ours des Pyrénées formant le leit motif de nos plaisanteries — Mais un éclair nous renseigne bientôt. L'orage se rapproche... Songeant aux poutrelles de fer pointant vers le ciel, nous sommes vite en état d'alerte : hors des sacs de couchage, vêtements réajustés, chaussures enfilées. Eclairs et coups de tonnerre se suivent — montre en main — à une vitesse inquiétante, jusqu'au moment où un coup de tonnerre semble éclater absolument sur nous. Cette fois c'est l'alarme : « Tous à l'abri ! ». Saisissant chacun une couverture, nous nous précipitons, sous la pluie qui commence à tomber, vers cet abri sommaire que nous avions remarqué la veille.

Par une ouverture étroite on accède à une minuscule grotte circulaire, le long de laquelle a été aménagé un banc en demi-cercle, fait de pierres et de terre. Nous nous entassons là, assis ou à demi-assis dans les positions les plus inconfortables ! Eclairs et coups de tonnerre continuent à faire rage : la pluie redouble et l'eau commencent à suinter de toutes parts. Les parois et le banc sont humides, des gouttières s'infiltrent insidieusement dans le cou et un peu partout.

Voilà qu'une averse de grêlons énormes tambourine maintenant sur notre rocher. Puis l'orage s'éloigne. Mais nous avons passé plus d'une heure dans notre abri et nous commençons à sentir quelques crampes ; c'est avec plaisir que nous regagnons notre dortoir de plein vent, où nous trouvons notre herbe un peu humide, mais non pas inondée. Du thé bouillant nous réchauffe et nous dormons quelques heures, ayant renoncé à toute ascension pour le lendemain.

Mais les gens de l'Est que nous sommes connaissions mal le climat du Midi : à 5 heures, le ciel était pur dégagé, tout à fait propice à la haute montagne.

Simone SARTHE.

(Suite page 2, col. 1 et 2)

AVIRAGNET « Onésime »

Ainsi chemin faisant, en mélangant les trotteurs et les rimes (mais n'est ce point trouver une cadence) et les dogues de Bordeaux aux amours de Laralde, je veux « penser » à ce poète que mes amis d'enfance et moi, avonstous connu et souvent mal connu.

Ce sera presque celui-là le souvenir de nos années enfuies.

Les Parques qui tissaient nos vies ne se doutaient pas de ces « peccus ».

Celui-ci fut un poète pour lui-même et non pour les autres. Poète il l'était, parce qu'il passa sa vie dans la foi de la beauté et de l'idéal. Nous n'avons pas à le disputer s'il garda cette poésie pour lui tout seul, chacun ayant le droit de disposer pour soi-même des richesses qui nesont point matérielles.

Et j'ajoute cette troisième figure aux visages précédents.

Il se nommait Aviragnet. Ir-révérencieusement, nous l'appellions « Picicagnonn ». Je ne sais pourquoi. Le peu que je sais de lui, en le mentionnant dans cette évocation, c'est qu'il était de ces êtres doux, incapables du moindre mal dont la vie était orchestrée par le chant des offices et la seule pendule l'Angélus du matin et du soir.

Aviragnet passa, revenant de l'Office.

Il y avait clamé les grandeurs du Très Haut.

Le soleil était chaud et la journée complice,

Aviragnet s'en revenait, en bon dévot,

Vers son appartement près de sa gouvernante

De son allure douce, lente

Un petit chapeau rond

Cachait les loupes de son front.

Il songeait. Les troupeaux, déjà quittaient la ville

Les chars à banc le cotoyaient...

Grattant dessous la queue les veaux trop réfractaires,

Quelques gars de Nistos avaient beaucoup à faire.

Devant le joug sculpté d'artisan des vallées

Le paysan s'en allait de son bon pas tranquille

Hue Casta, hue Mulette, l'aiguillon à la main,

Et les bouses dorées fleurissaient le chemin.

Saint Jean levait le doigt en nous montrant la balle

L'index pointe toujours, mais la halle n'est plus

Les marchands s'essaïaient le long de la Grand Rue

Et l'Angelus sonna dans notre cathédrale...

En cet instant le bon poète de chez nous.

Subitement ploya les os de ses genoux...

Et découvrant son chef il en sortit les bosses.

« O spectacle inédit pour nos regards de gosse. »

Il chuchotait, contrit, l'Angelus Domini...

Et son pantalon long à même la chaussée

Dans un cloaque blond, octueux, parfumé,

(Qui n'avait rien des doux encens du paradis)

S'engluait lentement ! mais il se trouvait bien !

Aviragnet s'était enfui dans le divin...

Et il fermait les yeux, et la cloche chantait...

Aviragnet était bien loin des hommes, du marché...

Agenouillé, notre bonhomme était plus grand...

Nos rires se sont tus dans nos âmes d'enfants...

Jean CARRERE.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse, même temporaire, doit être accompagnée de la somme de 50 francs en timbres-poste.